

DU PICASSO A LA MACHINE

Spécialiste du détournement graphique, provocateur, mystificateur et fumiste à l'occasion, le mouvement Bazooka, héros des années 70, est aujourd'hui dispersé. Kiki Picasso, ex-pilier du groupe, évoque l'avenir.

LA PALETTE GRAPHIQUE, C'EST LE SYNTHÈSE DES DESSINATEURS.

BERROYER — Est-ce qu'à ton avis l'image par ordinateur va prendre une grande place dans le monde graphique, ou est-ce un gadget de l'enfance de cette machine ?

KIKI PICASSO — Je crois que bientôt, elle sera partout. Il y aura des journaux entièrement faits avec ces appareils, des émissions de télé. Ça existe déjà. Des bandes dessinées aussi, comme le «Roussel» qu'on peut voir dans *Métal*.

B. — Il n'y a pas encore d'album entièrement fait par ordinateur ?

K.P. — Non, mais même si on peut l'utiliser pour la bande dessinée, ce n'est pas ça qui est vraiment intéressant. Il faut d'abord chercher ce qu'on va en faire, de ces machines. L'idéal, c'est que de l'ordinateur sorte un art nouveau, tout comme l'art du cinéma est né de l'invention des frères Lumière. L'ennui, c'est que l'ordinateur doit être rentable. Ce qui ne laisse pas beaucoup aux artistes l'occasion de faire de la recherche. Il faut donc ruser : c'est la publicité, c'est la télévision. A la télé, il devrait y avoir une chaîne spéciale artistique, comme il y a une chaîne musicale. On verrait, pendant quatre heures, un Botticelli fixe, et puis pendant les quinze minutes suivantes, une multitude de dessins animés de quelques secondes.

B. — Avec cette façon qu'ils ont de vouloir mobiliser les jeunes pour, en fin de compte, les immobiliser avec les moyens de fascination les plus gros, on a tendance à redouter le paradoxe : multiplication des chaînes = restriction du choix.

K.P. — Il ne faut pas penser toujours qu'on va annexer les gens qui utilisent les médias courants, des types comme Jean-Paul Goude ou Mondino,



Kiki Picasso, autoportrait

c'est très bien qu'ils s'en soient servi. S'il y a deux cents chaînes demain, il y aura toujours un peu de place pour les créateurs, ne serait-ce qu'une seule fois dans chacune d'elles. Mais enfin l'idéal c'est d'inventer d'autres médias. Moi je vois bien l'environnement de demain, les appartements pourront être de grands écrans à cristaux liquides. Et les

gens seront branchés sur des réseaux idéologiques ou artistiques qui leur seront propres. Par exemple, certaines personnes aimeraient l'esprit d'Hara-Kiri, chez elles il y aurait un grand panneau et ce panneau serait branché sur l'esprit des gens d'Hara-Kiri qui, eux, seraient dans leurs locaux ou en voyage, et créeraient au fur et à mesure.

On pourrait consommer ça en permanence, ou décrocher quand on voudrait. Ça, ça devrait fonctionner bientôt. Avec les vêtements aussi. On a déjà les vêtements holographiques...

B. — Ça existe ?

K.P. — Oui, les tissus holographiques. Elisabeth de Senneville en a fait plusieurs.

B. — Comment ça se passe ? Il faut des piles ?

K.P. — Non, pas du tout. C'est une photo, comme les photos holographiques, qui est prise dans la texture du tissu et après ça le tissu est coupé, assemblé etc... Non, supprimer la matière, on n'en est pas encore là. Mais par exemple, on pourrait mettre au point un textile qui serait un écran vidéo et, en ayant sur soi l'équivalent d'un walkman, on pourrait se balader avec des cassettes qu'on aurait achetées. Si on veut être vêtu en Kandinski, on prend cette cassette, idem pour tout le reste, sobre, excentrique, n'importe, et même des bandes d'actualités. Les gens pourraient se promener dans la rue et avoir sur eux la chute de Bébé Doc en direct. C'est pas de la science-fiction, on le verra. Ça ne devrait pas mettre plus de quinze ans.

B. — Est-ce qu'on peut prévoir pour bientôt l'équivalent du walkman pour le cinéma ? Lunettes spéciales qu'on se mettrait au lit, dans l'avion, à l'arrière de la voiture avec effet de grand écran et superson ?

K.P. — Ça existe déjà pour les cosmonautes, il y a des lunettes pour leur faire perdre toute notion d'espace. Ce sont des lunettes avec des volumes qui tournent et qui ont des effets hypnotiques, provoquant une perte totale de la réalité. C'est réservé aux scientifiques, mais ça deviendra des appareils de loisirs.

B. — C'est une transposition du cinéma. Une fois l'appareil inventé, on y fait entrer le monde du cinéma. Ce n'est pas un art nouveau qui naîtrait d'une découverte technologique.

K.P. — Le problème, c'est les moyens de la recherche. Ces machines qui doivent être rentabilisées sont utilisées surtout par des industriels. Les artistes n'y ont pas droit. Mon idéal, c'est d'être payé pour faire de la recherche. Pour l'instant, pour avoir accès aux machines, le seul moyen que j'ai trouvé, c'est de travailler pour les gens qui en ont et de me faire payer en heures d'utilisation. Il faut que les artistes en utilisant tous les médias courants deviennent très riches et qu'ils puissent se payer les machines et faire de la recherche. Si j'avais une palette à moi...

B. — Qu'est-ce qu'une palette ?

K.P. — Une palette électronique, c'est un ordinateur dans lequel on a mis un logiciel de création graphique qui donne accès à des fonctions automatiques géométriques, ou bien à des couleurs. Ça permet de capturer des images, de les manipuler, c'est-à-dire réduire, agrandir, retoucher et aussi animer. Il y a également les palettes 3D où on rentre des données entièrement sous forme numérique. Simula-

tion de volumes. Après, on donne la forme qu'on veut à ces volumes, on peut faire des délires abstraits.

B. — Peux-tu donner d'autres exemples de nouvelles choses issues de ces machines ?

K.P. — En ce moment, aux États-Unis, il y a un commentateur sportif qui est devenu une star par le biais de l'ordinateur. Tout en commentant le match, il a la vitesse voulue pour faire des pronostics en direct sur des écrans. Il y a un tas de choses possibles, le dessinateur se retrouve comme le musicien qui a le synthétiseur depuis quelques années.

B. — Alors la bande dessinée, à partir de ça, si elle n'est pas réinventée, elle n'aura pas grand intérêt dans l'avenir !

K.P. — De toute façon, je pense que la bande dessinée, sous quelque forme que ce soit, n'a aucun intérêt si on ne la réinvente pas très vite. J'en reviens toujours à critiquer le même système de base. Le ballon, la narration et la case, on s'en fout. Et il semble que malgré les efforts que j'ai pu faire avec mes camarades de Bazooka, il y a quelques années, la situation n'a absolument pas évolué.

B. — Pourquoi «On s'en fout» ?

K.P. — Parce que c'est presque une contrainte que tous ces

gens ont l'air de s'infliger. C'est tellement évident que ça pourrait fonctionner d'une autre manière, on se demande pourquoi ils ne le font pas. Les gens de la bande dessinée à l'heure actuelle sont installés dans un système qui ronronne, c'est du style père de famille avec pipe, journal et chaussons.

B. — Tu veux dire que ce ne sont pas des chercheurs ?

K.P. — Oui, il me semble que le propre de l'artiste c'est justement, en permanence, d'être chercheur et moi j'ai toujours eu un certain mépris pour les gens comme ça, les peintres aussi, qui s'installent dans un système. Bien sûr, on a un style, et au fur et à mesure des années on reconnaît ce style mais il est important de trouver des manières différentes de faire passer un état d'esprit.

B. — La bande dessinée n'est pas un système très restreint, c'est un peu comme le cinéma, il y a trente-six manières d'en faire. C'est comme l'écriture, tout dépend de qui fait quoi...

K.P. — C'est le fait de copier qui est agaçant. Les mecs géniaux c'est Fortin et tous les classiques, aujourd'hui tout est copié, tout est néo-quelque chose depuis dix ans je ne vois rien. Pour moi, les derniers, c'étaient les gens qui étaient chez Dargaud quand j'avais



quinze ans et ceux de l'*Echo des Savanes* du début, *Charlie Hebdo*, ou même *Gottlieb*, qui avait inventé quelque chose...

B. — Il y a un discours qui revient, comme le tien, et qui consiste à dire : si on a des prétentions artistiques, il faut inventer...

K.P. — Pour moi ça va jusqu'à : l'art devrait être, dans les siècles à venir, ce qui remplacera la politique.

B. — Comme en littérature, ceux qui vont au-delà de la poésie esthétique et attendent d'elle qu'elle remplace la science. L'artiste doit essayer d'explorer des contrées de son esprit où se trouveraient des éléments qui déboucheraient sur une vision nouvelle du monde.

K.P. — En plus, ça marche. Ce n'est pas une utopie. Il y a des gens qui ont changé la vision d'une grande partie du monde en écrivant un livre. D'une certaine manière, chaque fois qu'un individu s'est distingué comme ça, on ne l'a pas pris pour un artiste. Karl Marx, on ne croit pas que c'est un artiste, mais c'en était un, et drôlement balèze. Mais à plusieurs, on peut trouver aussi. La juxtaposition, à un moment donné, de plusieurs disciplines artistiques devrait pouvoir nous permettre de progresser. Au départ d'un projet lié à la publicité, comme le projet Swatch (il me montre une sorte de projet réalisé en maquette, une sorte de «Swatchland» pour foire-exposition, train-fantôme du futur, machine à voyager dans le temps, décorée à l'ordinateur) c'est pas : on fait semblant d'inventer la machine à voyager dans le temps, mais : on essaie, avant la fin des années quatre-vingts, d'avoir les moyens de chercher sur une utopie pure. Et sans être non plus a priori des scientifiques, parce que si ce sont les dits scientifiques qui ont réussi à faire décoller une fusée dans l'espace, ce n'est pas forcément eux qui nous feront changer de dimension. ■



Kiki Picasso portrait